

---

---

## ORIGINES HISTORIQUES ATTRIBUÉES A AUXERRE.

CE QU'IL Y A D'APOCRYPHE

ET CE QU'IL Y A D'AUTHENTIQUE DANS CES ORIGINES.

---

Le retour à une sage et sévère critique dans l'étude de l'histoire est une des grandes prétentions de notre époque. Les travaux que nous voyons publier la justifient-ils toujours complètement? C'est là une question dont la discussion nous mènerait trop loin. Toujours est-il que du moins on évite avec plus de soin qu'autrefois ce travers, tant reproché aux savants des derniers siècles, de vouloir absolument plier les textes des anciens auteurs à leur fantaisie, de reculer les annales des villes de leur prédilection. Ce reproche, à vrai dire, n'était pas sans quelque fondement. Il n'était que trop ordinaire aux hommes qui, dans cette période, amassaient des matériaux pour l'histoire de leur province, non pas tout à fait de tomber dans le ridicule de leurs devanciers de la Renaissance, qui rattachaient tout à la guerre de Troie, à l'invincible Hector ou au pieux Enée, mais tout au moins de vouloir absolument dater de Jules César et trouver dans les Commentaires de ce conquérant les origines historiques de leur ville natale.

Cette puérile aberration était gaiement flagellée dans cette boutade d'un écrivain célèbre du siècle dernier (1) :

« Vous ne passez point par une seule ville de France ou d'Espagne ou des bords du Rhin ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes gens qui se vantent d'avoir eu César chez eux. Des bourgeois de Douvres sont persuadés que César a bâti leur château, et des bourgeois de Paris croient que le grand Châtelet est un de ses plus beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse montre une vieille tour qui lui sert de colombier et dit que c'est César qui a

(Voltaire. *Dict. phil. v. César.*

« pourvu au logement de ses pigeons. Chaque province dispute  
« à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui César  
« donna les étrivières. Un antiquaire Italien en passant, il y a  
« quelques années, par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé  
« d'entendre les savants de Vannes s'enorgueillir du séjour de  
« César dans leur ville. Vous avez sans doute, leur dit-il, quel-  
« ques monuments de ce grand homme ?—Oui; répondit le plus  
« notable, nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre  
« tout le sénat de notre province au nombre de six cents. Nous  
« en avons dernièrement retrouvé les potences. »

Et nous aussi à Auxerre, il y a plus de cent-vingt-ans que nous voulons avoir été assiégés, pris et rançonnés par César, et nous portons tout juste à six cents le nombre des citoyens qu'il a, non pendus pour cette fois, mais emmenés en otage. Et, si l'on nous en croit, nous nous appelions alors, non pas Auxerre (Autissiodorum), mais Vellaunodunum, et c'est même à cette occasion que nous nous sommes débaptisés. Cela est raconté par tous nos historiens, à commencer par Lebeuf.

Pourtant ce n'est plus qu'à Auxerre qu'on accepte cette tradition. Ailleurs on se rit de nous. Et même à Auxerre on n'y croit sans doute plus guère, car au congrès archéologique qui s'y est tenu en 1850, il ne s'est pas trouvé un seul champion pour soutenir la vérité de ce récit. Et pourtant cela reste écrit. Et l'erreur, si c'en est une, se transmet librement et presque officiellement aux générations nouvelles. Aussi ce n'est pas sans raison que les savants du dehors nous convient à purger une bonne fois, par une saine critique, nos histoires de cette fable. Cette année encore M. Victor Petit, dans l'intéressant itinéraire qu'a publié l'Annuaire du département, nous a invités à cesser de nous incliner en silence devant le grand nom de Lebeuf et à écrire enfin une histoire sérieuse des origines d'Auxerre, afin que chacun pût avec confiance établir sur une base solide les éléments de nouvelles études de géographie historique.

Il est temps peut-être de déférer à cet appel, et, sans rien perdre du respect que méritent, à si juste titre, les divers historiens d'Auxerre, de dégager nos annales de ce qui n'était établi que sur l'hypothèse et la fiction, et que les progrès de la science rendent aujourd'hui complètement insoutenable.

Et toutefois ce n'est pas sans quelque hésitation que nous

entreprenons ce travail. Lebeuf est une si haute autorité dans la science historique, et les écrivains qui après lui ont raconté l'histoire d'Auxerre se recommandent par tant de savoir et de sagacité, que notre tâche peut sembler un peu téméraire. Mais l'évidence des faits est encore plus respectable que l'autorité des savants. Et, après tout, dans cette branche si ardue de la science, l'erreur est si facile et si fréquente; elle a été si souvent le partage des plus illustres d'entre les hommes qui, dans ces derniers siècles, ont défriché le champ de l'histoire, que ce n'est pas faire le moindre tort à leur renommée que de redresser les écarts où leur imagination a pu parfois les entraîner.

Entrons donc maintenant en matière avec une libre assurance.

Lebeuf s'était passionné dès sa jeunesse pour l'histoire de sa ville natale. Dès 1723 il avait publié une très-curieuse relation des guerres religieuses du seizième siècle dans l'Auxerrois, et on lisait en tête de ce livre une dissertation pleine de détails intéressants sur l'antiquité d'Auxerre. Les grands travaux auxquels il se livra dans les années suivantes n'avaient point interrompu le cours de ses investigations sur ce sujet spécial, et jusqu'en 1743, date de la publication de son grand ouvrage sur l'histoire ecclésiastique et civile de cette contrée, il fut sans cesse occupé de rechercher les origines historiques de son pays; recherches qui, selon lui, étaient, d'ailleurs, les plus épineuses qu'il eût encore rencontrées. Des monuments incontestables lui démontraient l'existence d'Auxerre, comme ville de quelque importance, dès l'invasion des Gaules par Jules César. Il restait, pour mettre le sceau à ces titres d'antiquités, à en chercher la confirmation dans le texte des Commentaires. Or ceci était désolant; César ne citait nulle part le nom de la chère patrie du savant souchantre. Mais au livre septième il mentionnait une ville à deux journées de marche de Sens, en tirant vers le Berry, et cette ville il l'appelait Vellaunodunum. En dépit des merveilles qu'avait déjà opérées la science étymologique, il était difficile d'espérer qu'elle parvint jamais à démontrer que Vellaunodunum avait naturellement dégénéré, par des modifications successives, en Autissiodorum. Mais est-il rien qui pût embarrasser les savants en us ? Il s'en était donc trouvé un, Paradinus, qui, sur la seule indication de la distance, et sans autrement approfondir les choses, avait traduit Vellaunodunum par Auxerre; et, après lui, quelques

autres géographes, dont le nom était d'ailleurs d'aussi peu d'autorité, avaient copié son assertion. Notre illustre chanoine se mit en tête de transformer cette conjecture en une démonstration, et en 1727 il composa à cette fin un mémoire très-étendu, qu'il communiqua d'abord à divers savants, et qu'en 1738 il publia dans le second volume de son « *Recueil de divers écrits pour servir à l'éclaircissement de l'histoire de France.* »

Nous sommes en conscience forcé de reconnaître que ses preuves n'étaient pas très-déterminantes; car elles se bornaient à une similitude de nom entre la ville citée dans les Commentaires et le petit ruisseau, dit de Vallan, qui arrose le vallon à l'embouchure duquel, selon des données déjà assez évidentes alors, et que les fouilles et les découvertes plus récentes ont pleinement confirmées, se trouvait assise la ville gallo-romaine d'Auxerre, avant la construction du Castrum appelé depuis par nos pères la Cité, et dont nous voyons encore subsister en partie, au cœur de notre ville, les tours et les remparts.

Il y avait bien quelque chose à répondre d'abord au sujet du nom de Vallan, que le ruisseau ne donne pas au vallon qu'il traverse; qu'il emprunte, au contraire, au village où il prend sa source et qui est à six kilomètres du vieil Auxerre. Et, ensuite, sur le degré de la ressemblance de Vellaunodunum avec Vallan, que, pour l'en rapprocher davantage, Lebeuf supposait avoir pu être Vallaon ou Vallon, on ne trouve nulle part Vallon ni Vallaon dans les vieux titres. Au treizième siècle on lit Vallentum, et, en remontant au neuvième, on voit le village de Vallan cité dans deux chartes du roi Charles-le-Chauve (1), mais sous le nom de Valens, ce qui ne ressemble plus guère à Vellaunodunum. Puis, ce nom de Vellaunodunum, qui signifie Vellaun-la-dune, ou la montagne, ou le tertre, comment l'appliquer à une ville bâtie, non sur une hauteur, mais dans le fond d'une vallée?

Lebeuf se tirait de cette dernière objection en supposant que le vallon du vieil Auxerre n'avait été que le second emplacement de cette ville qui, dans son état primitif, avait dû s'élever à une demi-lieue de là, sur le versant occidental de la haute colline de

(1) *Cartulaire de l'Yonne*, de M. Quantin. p. 52 et 66.

**Saint-Georges**, au lieu que d'anciens titres appelaient *veteres cellae*. Avec cela on pouvait expliquer le *dunum*. Mais, puisqu'on s'éloignait du ruisseau de Vallan, que devenait le *Vellauno*? Lebeuf répondait : c'est la ville qui, en descendant sur le bord du ruisseau, lui aura apporté son nom. Cela pouvait être ingénieux, mais où était la preuve ?

Après quoi, notre savant historien était dans l'impossibilité de rien alléguer autre chose à l'appui de son hypothèse, si ce n'est la distance de Sens qui, pour Auxerre comme pour Vellaunodunum, est de deux journées de marche.

Il y avait pourtant deux faits bien avérés qui auraient dû le détacher de son système.

Le premier, c'est qu'en dépit de l'anathème d'Adrien de Valois (1), les plus anciens monuments de notre histoire locale révèlent le nom que portait Auxerre avant d'être un castrum romain. Ce nom, cité par l'auteur anonyme de la vie de Saint-Pèlerin et les Actes du concile de Mâcon au sixième siècle, par Héric, et par le *Gesta Pontificum Autissiodorensium* (2) au neuvième siècle (3) était Autric (Autricus Sénonum). Il n'y a trace du nom de Vellaunodunum dans aucun de ces écrits primitifs.

Le second fait, non moins décisif, c'est qu'un document vénérable de nos premiers temps, les Actes de Saint-Pèlerin, écrits à ce que l'on croit au sixième siècle, mais sur des traditions et des actes antérieurs, attestent que lors de la venue de ce premier apôtre dans l'Auxerrois, c'est-à-dire vers le milieu du troisième siècle, Auxerre n'avait point encore été entouré de murailles (3), ce qui ne peut s'accorder avec Vellaunodunum qui, comme on va le voir, était assez fortifié pour soutenir contre César un siège de trois jours. Néanmoins, aux yeux de Lebeuf, le nom de Vallan et la distance des deux journées de marche devaient l'emporter sur toute autre raison.

Mais César ne désignait pas seulement la situation de Vellau-

(1) *Notitia Gall.*

(2) *Vita magni patris Germani de Autissiod. liber primus.*

(3) *De beato Peregrino.* Voir la plupart de ces textes dans la Bibliothèque historique de l'Yonne, par M. l'abbé Duru, t. 1, p. 123, 124, 314, et t. 2, p. 13.

(4) Bibliothèque historique de l'Yonne, t. 1. p. 123.

nodunum par sa distance de Sens, il la marquait encore et surtout par la direction qu'il avait suivie en quittant cette ville. Ceci, pour être compris, exige que nous ouvrions une parenthèse. Tâchons seulement de la faire courte et claire.

César ayant, après cinq ans de guerre, vaincu et enchaîné successivement toutes les nations de la Gaule, était retourné à Rome pour y diriger les élections dans le sens de sa politique. Mais la plupart des peuplades Gauloises étaient plutôt abattues que soumises. Un vaste complot les réunit presque toutes en une redoutable confédération, sous la conduite d'un chef désigné dans les Commentaires sous le nom ou sous le titre de Vercingétorix. La révolte avait commencé par le massacre des citoyens romains dans Genabum, ville située sur la Loire, au territoire des Carnutes (pays Chartrain), dont, au dire de Strabon, elle était le principal entrepôt. Puis l'insurrection dont le quartier général était chez les Arvernes (en Auvergne), s'était étendue depuis les Pyrénées jusqu'aux rives de la Seine, et des côtes de l'Océan jusqu'au Rhône et à la Saône. César accouru à la hâte avait d'abord organisé rapidement la défense au midi et à l'est. Remontant ensuite par les contrées des Eduens et des Lingons (Autun et Langres), qui lui étaient restées fidèles, jusqu'à Agendicum (Sens), que gardaient des forces importantes, il prépara en deux jours dans cette ville une expédition contre l'ennemi. Le plan de Vercingétorix était d'achever d'abord de rallier de gré ou de force toutes les nations de la Gaule à la grande ligue de l'indépendance nationale, et de soulever ainsi les Bituriges (peuples du Berry), les Eduens et les Lingons qui ne s'étaient pas encore prononcés pour elle. Dans ce dessein il s'était jeté sur les Bituriges encore hésitants, les avait forcés à se joindre à lui ; puis il avait passé la Loire pour entrer dans le pays des Eduens et il avait mis le siège devant une ville de cette contrée, la Gergovie des Boïens, que l'on s'accorde à placer dans le confluent de l'Allier et de la Loire. C'est sur ces entrefaites que César quitte Sens pour marcher au secours des Boïens. Le lendemain il arrive à Vellaunodunum, ville du pays des Senones, qui lui ferme ses portes. Il l'investit et l'attaque, et elle capitule le troisième jour à la condition de livrer ses armes, ses chevaux, et six cents otages. Il marche ensuite sur Genabum, qu'il prend et livre au

pillage et à l'incendie, pour venger le sang romain que cette ville avait répandu. Et passant la Loire, il entre dans le Berry, (chez les Bituriges), dans le dessein évident de dégager Gergovie et de forcer Vercingétorix à en lever le siège en lui fermant la retraite et en le mettant, comme on dit maintenant, entre deux feux. Cette manœuvre habile est suivie d'un plein succès. Le général gaulois repasse la Loire à la hâte, se faire battre par César sous les murs de Noviodunum des Bituriges, et alors se poursuit avec des vicissitudes infinies, cette campagne sanglante, dont le septième livre des Commentaires contient un récit si animé et si émouvant, où la bravoure ignorante et désordonnée des Gaulois échoue devant la discipline et la tactique romaines, et qui se termine par l'anéantissement de cette formidable insurrection dans la grande bataille livrée sous les murs d'Alesia.

Vellaunodunum était donc sur la route de Sens à Genabum. Si Auxerre remplit cette condition, on pourra croire à l'identité. Où donc était Genabum ?

Sur la Loire, où il avait un pont; dans le pays des Carnutes, dont il était le principal entrepôt. A ces traits les géographes avant Lebeuf avaient fini par s'accorder à reconnaître Orléans, où abondent les restes de construction gallo-romaines, qui a encore dans son sein, comme Auxerre, les débris de l'enceinte bien marquée de son *castrum*; Orléans qui restauré, dit-on, au quatrième siècle par l'empereur Aurélien, prit alors le nom de ce prince, comme au premier siècle Bibracte des Eduens (Autun) avait pris le nom d'Auguste; mais que les chroniqueurs des onzième et douzième siècles (Aymoin, Hugues de Floriac, Pierre le Breton, Robert de Saint-Marien, etc.) appelaient encore quelquefois Genabum; *Genabum ubi nunc Aurelianis*. Au seizième et au dix-septième siècles quelques écrivains avaient cherché Genabum à Gien, mais un grand géographe, Adrien de Valois (1), avait repoussé cette prétention par des raisons décisives. Et en dernier lieu l'académicien Lancelot l'avait réfutée d'une manière approfondie dans une dissertation que l'on trouve au t. VIII des mémoires de l'Académie des inscriptions.

Lebeuf comprenait très bien que s'il fallait voir Genabum

(1) *Notitia Galliar. V. Genabum.*

dans Orléans, son système sur l'Auxerre-Vellaunodunum n'avait plus la moindre vraisemblance. En effet, passer par Auxerre en partant de Sens pour aller à Orléans, c'est tout au moins comme si de Paris on passait par Strasbourg pour venir à Lyon. Aussi écrivait-il (1) : « Dès que l'on place Vellaunodunum « proche Auxerre, on s'engage à soutenir que c'est Gien-sur-Loire ou quelque autre lieu au-dessus qui représente l'ancien *Genabum*. César se serait éloigné extrêmement si d'Auxerre, pour venir dans le Bourbonnais en côtoyant le Berry, il eût passé la Loire à Orléans. Il faut donc rapprocher ce *Genabum* de notre Vallan et apporter les preuves historiques en faveur de cette position géographique. »

Les preuves du docte chanoine se ressentent un peu de la nécessité où il est d'en chercher à l'appui d'une thèse conçue *a priori*. Il les prend comme il les trouve, car, dans la position qu'il a choisie, il n'a guère la liberté du choix. On va en juger.

Il cite d'abord les Commentaires qui indiquent une distance de cent soixante mille pas de *Genabum* aux frontières des Arvernes, ce qui, selon lui, ne peut s'appliquer qu'à Gien et non à Orléans. Il oublie que le pas romain équivalait à environ quatre et demi de nos pieds, et que la distance de cent soixante milles romains de sept cent soixante toises chacun, s'applique parfaitement à Orléans. Puis, il invoque Strabon, qui a marqué la place de *Genabum* à peu près au milieu du cours de la Loire. Quelques autres de ses raisons sont plus vagues encore ; comme celle-ci, qu'au bout du pont de Gien on entre tout de suite en Berry, tandis que d'Orléans on en est encore à huit ou dix lieues. Enfin il en produit trois autres qui sont un peu plus spécieuses ; à savoir :

Qu'il y a à Gien un faubourg qui porte le nom de la *Genabie* ;

Que Gien, pour le régime administratif et la loi coutumière, suivait le sort d'une partie de l'ancien pays des Carnutes, puisqu'il était de la généralité d'Orléans et de la coutume de Lorris ;

Et qu'un chroniqueur du neuvième siècle, le moine Adrevald, en décrivant le pays ravagé de son temps par les Normands,

(1) Recueil de divers écrits. t. 2. p. 210.



semble distinguer la ville de Genabum de celle d'Orléans, puisqu'après avoir dit que toute la contrée qui s'étend de Paris à Genabum était livrée à leurs dévastations, il raconte ensuite non-seulement les dégâts faits par eux à Orléans (Aureliani), mais ceux qu'ils firent plus tard dans l'abbaye de Saint-Benoît qui était située à huit lieues au-dessus de cette ville.

Le système de Lebeuf était d'ailleurs présenté avec tant d'habileté, et sa réputation de savoir était déjà si bien établie, que, son mémoire fit une assez grande sensation. Quelques journaux du temps en firent un grand éloge et un recueil célèbre, celui des Bollandistes, l'accueillit avec faveur. Mais il trouva un redoutable adversaire dans le géographe Danville, qui publia trois ans après ses « *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, » dans lesquels se trouvait un travail fort étendu destiné à prouver que le savant Auxerrois avait voulu, « contre l'évidence des faits, illustrer sa ville natale. »

Cette dissertation produisait d'abord contre le nouvel emplacement assigné à Vellaunodunum la plupart des objections que nous avons rappelées plus haut. Puis il traitait la question de Genabum en développant les propositions suivantes :

Jamais personne n'a vu à Gien d'antiquités romaines, tandis qu'elles abondent à Orléans.

Le nom de Gien au sixième siècle est Giemus, ce qui ne ressemble guères à Genabum. Et, plus tard, Giomus, Gaïomus et Gienus ;

Le faubourg de la Genabie à Gien est placé du côté d'Orléans et son nom lui a été donné précisément à cause de cette situation.

Les divisions administratives et le ressort des coutumes judiciaires ne peuvent marquer les anciens territoires des peuplades de la Gaule, lesquels subsistent au contraire presque intacts dans les circonscriptions des diocèses ecclésiastiques qui se sont maintenus tels qu'ils étaient à l'époque gallo-romaine : or Gien, qui a toujours été du diocèse d'Auxerre, ne peut pas avoir appartenu au territoire des Carnutes (pays chartrain), ni surtout avoir été le principal entrepôt de cette nation, selon que Strabon le dit de Genabum.

Le moine Adrevald, que d'ailleurs Lebeuf présente lui-même comme « n'ayant jamais été exact dans le choix de ses expres-

» sions pour désigner la nature des lieux, » peut très-bien avoir successivement appelé Orléans de son nom romain et de son nom vulgaire puisque, deux et trois siècles après, Aymoin et d'autres chroniqueurs les lui attribuaient encore tous deux.

Danville, prenant ensuite en main les deux grands monuments itinéraires que l'antiquité romaine nous a laissés, savoir l'Itinéraire d'Antonin et la table Théodosienne, montrait que selon ces deux monuments Genabum était sur la route de Tours (Cæsarodunum) à Paris, à 54 lieues gauloises de Tours et à 48 lieues gauloises de Paris, et sur la route d'Autun à Paris par la Loire, à 37 lieues gauloises de Briare, ce qui s'applique aussi exactement à Genabum qu'il était impossible d'en trouver une application quelconque à Gien.

Au moment de la publication de cette réfutation si péremptoire, Lebeuf mettait sous presse ses Mémoires sur l'histoire d'Auxerre. Il est hors de doute qu'elle fit sur son esprit une grande impression. Le docte chanoine ne se rétracte pourtant pas positivement. Il maintient au contraire, à la page deuxième de son second volume, l'hypothèse de Vellaunodunum pour la première période de l'histoire d'Auxerre, mais sans rappeler le siège de César, et en se bornant à dire qu'il appelait de ce nom la ville gauloise qui avait dû, avant l'établissement d'Auxerre dans le vallon de Saint-Amatre, exister à une demi-lieue de là sur le flanc des collines et qui avait été sans doute abandonnée à cause de l'incommodité de sa position. Il insérait d'ailleurs au bas de cette page une courte réponse à la rude critique de Danville. Mais, au ton circonspect de cette défense, au soin qu'il met à dire que ce n'est pas lui qui a inventé l'existence de Genabum à Gien, que d'autres ont cru à la possibilité de deux Genabum successifs, l'un à Orléans et l'autre à Gien, il est facile de voir que sa conviction sur ce sujet est au moins très-fortement ébranlée.

Cependant en 1810 le colonel Paultre-des-Ormes, dans un mémoire inséré par extrait aux Annales géographiques de Malte-Brun, sans s'occuper de Vellaunodunum sur lequel il partageait pleinement l'avis de Danville, a pris de nouveau la défense de l'antiquité gauloise de Gien, en alléguant des traditions que son voisinage du lieu l'avait mis à portée de recueillir, en

objectant, contre la marche de César par Orléans pour venir au cœur du Berry, des raisons de tactique qui devaient le détourner de prendre le chemin le plus long et d'aller au-devant des obstacles et des causes de retard. Et, contre la plus décisive de toutes les preuves fournies par Danville, à savoir le témoignage de l'Itinéraire d'Antonin et de la carte de Peutinger, il essayait d'opposer des contradictions entre ces deux documents et de soulever des incertitudes à raison de ce que les mesures que Danville comptait comme des lieues gauloises (1) portaient sur l'Itinéraire l'indication de milles romains (2).

Des raisons alléguées par le nouveau champion de Gien, cette dernière était la plus grave. Mais M. Walcknaër, dans *l'Analyse des itinéraires*, dont il a fait suivre sa *Géographie ancienne des Gaules* publiée en 1839, a mis à nu le néant de cette objection, en montrant qu'en plus d'un lieu ce que l'Itinéraire d'Antonin avait indiqué comme des milles romains était des lieues gauloises, et en faisant voir, par la comparaison des distances de chacune des stations des routes de Tours et d'Autun à Paris, mesurées sur la carte de Cassini, avec les nombres accusés par l'Itinéraire, que c'étaient bien des lieues gauloises que ce document entendait appliquer à ces routes, et que tout s'y rapportait exactement pour Orléans.

Avant que l'ouvrage de M. Walcknaër ne fût publié et dès 1830, M. Leblanc, dans ses *Recherches historiques et statistiques sur Auxerre*, avait déjà fait la même remarque et il avait reconnu qu'on ne pouvait récuser en faveur d'Orléans le témoignage de l'Itinéraire et de la carte de Peutinger. Mais le premier de ces documents mentionne Orléans sous le nom de Cenabum, et le second l'appelle Cenabo. Cenabum ou Cenabo était-il bien la même ville que le Genabum des Commentaires de César ?

Adrien de Valois avait déjà répondu d'avance à cette objection, en faisant remarquer que, selon les grammairiens latins, le C et le G étaient souvent employés l'un pour l'autre. *Constat nimirum quod Festus et Ausonius præter cæteros scribunt G olim missæ quod postea C, et litteram C vice Gamma sive G priùs*

De 1133 toises.

De 760 toises.

*unctum esse*. Ainsi des Cévennes nommées dans les Commentaires tantôt *Cevennæ*, tantôt *Gehennæ*; et Genève que César écrit Geneva est appelé Cenabum dans l'itinéraire d'Antonin.

Toutefois, M. Leblanc, en soulevant cette difficulté nouvelle et en reproduisant en outre les raisons les plus saillantes de Lebeuf et de Paultre-des-Ormes, se résumait à demander si l'on pouvait prouver qu'il n'y eût pas plusieurs Genabum, comme il y avait deux Gergovia, deux Condate, trois Noviodunum, etc. L'auteur se servait d'ailleurs, comme Lebeuf, de la supposition de Genabum à Gien, pour en conclure que Vellaunodunum n'était pas sur la route de Sens à Orléans et que c'était nécessairement à Auxerre qu'il fallait le placer.

Mais il y avait à faire à tous deux une dernière réponse assez décisive. C'est qu'il n'était guères plus expédient, surtout pour un homme pressé, comme l'était César en ce moment, de passer par Auxerre pour aller à Gien, que pour aller à Orléans. Car si ce n'était pas tripler son trajet, comme en venant de Sens à Orléans par Auxerre, c'était toujours à peu près le doubler, puisqu'il n'y a guère que dix-huit lieues de Sens à Gien par la voie directe, tandis qu'il y en a trente-cinq en passant par Auxerre. Ce n'était donc rien prouver, pour la thèse d'Auxerre-Vellaunodunum, que de prouver que Gien était Genabum, puisque la raison commandait pour ce cas de chercher Vellaunodunum, non à Auxerre, mais à moitié chemin de la route droite de Sens à Gien, c'est-à-dire aux environs de Château-Renard.

M. Chardon, qui a publié en 1834 son *Histoire de la ville d'Auxerre*, dans laquelle le même sentiment qui a égaré Lebeuf et M. Leblanc et l'autorité de ces devanciers l'entraînent à maintenir à Auxerre l'emplacement de Vellaunodunum, a bien pressenti toute la force de cette objection. Aussi, voyant que Genabum transféré à Gien ne servait en rien cette cause, il s'est décidé à le laisser à Orléans, en déclarant qu'à ses yeux les raisons de Danville étaient si concluantes qu'on ne pouvait rien leur répondre de sérieux. Force a donc été au savant magistrat de chercher d'autres arguments en faveur du système Auxerrois. Il l'a fait sans songer qu'il se trouvait condamné par Lebeuf, qui avait proclamé que si Genabum était Orléans, la cause d'Auxerre n'était plus soutenable. Néanmoins, il a trouvé des

arguments nouveaux et il les a développés dans son *Introduction* avec une verve et une habileté qui au premier abord sont propres à faire illusion sur leur faiblesse. Selon lui César a clairement marqué à Auxerre la place de Vellaunodunum, lorsqu'il a dit dans son septième livre qu'en partant de Sens il marchait aux Boïens : *Ad Boïos profiscitur*. Le pays des Boïens était entre la Loire et l'Allier ; cela est certain. César allait à leur aide pour faire lever le siège de leur ville pressée par un ennemi formidable. La célérité était indispensable à cette opération. Il fallait donc prendre le chemin le plus court. Aussi dit-il qu'il l'a pris : *Ad Boïos profiscitur*. Or tirez sur la carte une ligne droite de Sens à Moulins, elle passera justement par Auxerre. César y a donc passé. Et il a trouvé sur son chemin, à deux jours de marche, cette ville qu'il désigne nécessairement, quand il cite à cette distance Vellaunodunum qu'il a dû assiéger et prendre à cause de sa résistance. Si ensuite il est retourné à Genabum (Orléans), c'est par une contre-marche nécessitée par la nouvelle qu'il reçut, ainsi qu'il le raconte, que les habitants de cette ville se disposaient à envoyer des secours à Vellaunodunum, de qui ils attendaient une plus longue défense. Il faut donc lire dans le texte des Commentaires, non pas, comme nous l'y trouvons, que César poursuivant sa route sans s'arrêter, marcha sur Genabum, *ut quam primum iter faceret*, ce qui est une absurdité, mais qu'il changea de route, ce qui n'exige que la substitution d'un seul mot et d'un bien petit à un autre plus petit encore : *Prius* au lieu de *ut* ; *Priusquam primum iter faceret*.

Tout ingénieux qu'il puisse être, ce système ne soutient pourtant pas un examen tant soit peu sérieux. D'abord il consiste à faire dire au texte des Commentaires précisément le contraire de ce qu'il porte, ce qui est déjà assez énorme. Puis l'auteur veut que, parce qu'il marche au secours des Boïens, César ait pris pour les débloquer le chemin le moins long. Mais à part la difficulté de percer à travers les grandes forêts du Nivernais, qui ne sait que ce n'est pas toujours le plus court moyen de faire lever un siège, que de marcher droit à la ville assiégée. L'assiégeant se retranche dans ses lignes et poursuit son siège, malgré la présence de l'ennemi, comme on l'a vu tant de fois, comme César raconte qu'il le fit lui-même trois fois dans cette campagne en assiégeant Avaricum, Gergovia des Arvernes et Alesia. Au con-

traire, en portant la guerre en arrière de l'ennemi et sur son territoire, en interceptant ses convois, ses subsistances et ses communications, en attaquant son propre pays qu'il a laissé sans défense, on arrive parfois plus sûrement au même résultat. Ainsi, pour ne citer que ce seul exemple, quand Napoléon, dans la campagne de 1800, veut aller au secours de Masséna assiégé dans Gênes par Mélas, il va passer les Alpes, non sur la ligne du Var pour monter droit à Gênes, mais à plus de soixante lieues en arrière, au col du Saint-Bernard, et il se jette sur la Lombardie au secours de laquelle les Autrichiens reviennent bien vite, pour se faire battre à Marengo. Ainsi faisait César en allant *ad Boïos*, non chez eux, mais au-delà de la Loire, chez les Bituriges. S'il marche sur Orléans, au lieu de tirer à Gien, c'est peut-être qu'Orléans seul alors avait un pont sur la Loire. C'est peut-être aussi que, pour mieux effrayer Vercingétorix et lui faire quitter le siège plus vite, il faut frapper un grand coup sur une ville riche, commerçante, entrepôt d'où peut-être par la Loire il tire ses subsistances, et, dès le début de la campagne, venger avec éclat le sang romain sur ceux qui, en le répandant, ont les premiers donné le signal de l'insurrection.

Ce dont en tous cas on peut être sûr, c'est que le plan de campagne de César est bien arrêté dès avant son départ de Sens. Il n'est pas de ceux qui hésitent, tâtonnent et reviennent sur leurs pas aux premiers obstacles. Croire qu'après deux jours de marche et n'étant plus qu'à trente lieues de l'ennemi, il aurait fait trente-six lieues en arrière parce qu'il aurait appris que les habitants de Genabum manifestaient l'intention de lui faire lever le siège d'une place qu'il venait d'emporter en trois jours, c'est une idée tout au moins peu réfléchie. Les mauvaises dispositions, bien plus l'hostilité déclarée des habitants de Genabum lui étaient assez connues avant son départ, pour que la nouvelle de leurs apprêts ne dût pas le surprendre. Qu'avait-il à en redouter si son projet était de marcher en ligne droite sur la capitale des Boïens, quand il avait tant d'avance sur eux ? Et qu'était la troupe qu'ils pouvaient mettre en campagne à comparer avec l'armée nombreuse à qui Vercingétorix avait fait passer la Loire pour écraser les alliés du peuple romain ?

Et puis il y a une dernière difficulté ; c'est que César raconte que deux jours de marche le conduisirent de Vellaunodunum à

**Genabum.** Faites cadrer cela avec les trente-six lieues qui séparent Auxerre d'Orléans. Il n'y a rien là pourtant qui effraie le nouvel historien. Il cite une marche forcée de l'armée française au printemps de 1814 de Troyes à Fontainebleau en trois jours. Sur la foi d'un faiseur de mémoires historiques, il compte cinquante lieues pour ce trajet où il n'y en a que trente. Et, de ce que, pour venir au secours de Paris attaqué, Napoléon a pu, à la fin de mars, sur les routes de France perfectionnées par l'art des ingénieurs de notre temps, faire faire en trois jours ce trajet à son corps d'armée, il en conclut que César a bien pu faire franchir, en deux jours, au cœur de l'hiver, en pays ennemi, sur les mauvais chemins de la Gaule, trente-six lieues à ses légions qui venaient de terminer un siège la veille et qui allaient en commencer un autre le lendemain, et qui, bien qu'ayant laissé leurs gros bagages à Sens, n'en devaient pas moins porter avec elles leurs moyens de subsistance et leurs équipages de siège.

Aussi, tout en admirant les trésors de science et d'esprit qu'a mis M. Chardon au service de son hypothèse, il faut reconnaître qu'elle n'en est pas moins invraisemblable et, tranchons le mot, complètement inadmissible. Et, si c'était là la dernière ressource du système de Vellaunodunum à Auxerre, ce système est ainsi définitivement jugé.

Il faut donc, malgré la bonne envie que nous aurions d'avoir été battus chez nous par Jules César, que nous renoncions à cette fantaisie, et que nous nous décidions à laisser Vellaunodunum sur la route directe de Sens à Orléans. Pour fixer son emplacement précis, les savants ont beaucoup hésité. On avait d'abord indiqué successivement Château-Landon, Montargis, Chenevrières, Ferrière, etc. Le trajet de la voie romaine entre Sens et Orléans n'était pas encore bien déterminé. Danville l'a fixé avec une rare sagacité, car les recherches ultérieures et surtout les découvertes de ces derniers temps ont toutes confirmé son opinion (1). A moitié chemin de cette antique voie, sur un sommet élevé, est la petite ville de Beaune. Belna est le nom latin qu'elle avait dès le neuvième siècle. Belna ou Velna, ce qui est tout un, vu l'é-

(1) Carte du dépôt de la guerre. Jollois. Antiq. du Loiret. Victor Petit, Itinéraire des voies romaines de l'Yonne.

troite affinité des deux lettres B et V, comme Besançon et Vesuntio, est visiblement le même nom que Vellauno. Vellaunodunum pouvait être la traduction latine de Belne ou Beaune-la-Montagne. C'est l'opinion de Danville et elle a un grand caractère de vraisemblance. Au pied de Beaune sont les traces retrouvées et très-apparentes de la route des Romains. A peu de distance de là, près du bourg de Sceaux, ont été découverts, dans ces derniers temps, de grands débris d'antiquités gallo-romaines. Notre savant compatriote Jollois, qui a approfondi ce sujet dans son beau livre des *Antiquités du Loiret*, croit que ce sont les restes de Vellaunodunum. Il se peut pourtant que ce soient ceux de la station d'*Aquis Segestæ* qui, sur l'Itinéraire d'Antonin et la table Théodosienne, est à moitié chemin de Sens à Orléans, et a pris ainsi la place de Vellaunodunum, et que *Aquis Segestæ* ne fût autre chose que la vieille cité gauloise descendue dans la vallée et transformée en un établissement romain (1). Toujours est-il que depuis les travaux de notre savant compatriote, personne n'hésite plus à placer sur le bord de cette voie, et dans cette localité, la ville qui capitula après trois jours de résistance à César, au début de sa campagne contre Vercingétorix.

Si ce n'est pas nous qui avons eu cette chance d'être pris, dépouillés et emmenés en otages par César, hâtons-nous d'ajouter que l'antiquité de notre ville ne reçoit aucune atteinte de la perte de ce singulier titre d'honneur. Nous n'avons pas besoin du témoignage des Commentaires pour constater l'existence et même l'importance d'Auxerre dès la première invasion des Romains dans les Gaules. Entre autres preuves assurées, il y en a deux bien authentiques, que rien ne peut ni détruire ni atténuer.

(1) M. Jollois et, après lui, M. Victor Petit, inclinent à placer *Aquis Scgestæ* à Montbouy, près Châtillon-sur-Loing. Mais il faudrait alors admettre que l'Itinéraire d'Antonin, qui figure cet établissement sur l'unique route qu'il trace de Sens à Orléans, a négligé la belle route en ligne droite passant au pied de Beaune, dont la chaussée presque indestructible se voit encore sur tout le trajet, et qu'il n'a indiqué qu'une route en demi-cercle, plus longue d'un tiers au moins et passant par Montbouy. Cela est assez peu vraisemblable. On trouve, il est vrai, sur le terrain, quelques débris de cette voie secondaire qui faisait communiquer Montbouy tant avec Sens qu'avec Orléans; mais ils n'ont rien de comparable pour la grandeur et la solidité, avec les restes magnifiques de la voie directe de Sens à Orléans.



**L'une est une inscription attestant un établissement romain à Auxerre dès la 711<sup>e</sup> année de Rome, 43 ans avant Jésus-Christ, deux ans après la mort de Jules César. Cette inscription portait les noms des consuls de cette année 711 :**

*Aulus Hirtius et Caius Vibius Pansa.*

La pierre qui la portait, détachée sans doute de son édifice primitif, fut employée plus tard à la construction d'une des tours de notre ville où elle est restée jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Et son existence est constatée par des témoignages qui ne laissent place à aucun doute (1).

La seconde preuve est dans la direction de l'une des quatre grandes voies que, sous l'empereur Auguste, et de l'année 728 à l'an 735 de Rome, Agrippa fit construire de Lyon vers les quatre points cardinaux de la Gaule. Elle se dirigeait sur Boulogne par Autun, Troyes et Reims (2) et se détournait de la ligne directe pour passer par Auxerre, malgré l'angle considérable qu'elle y devait former pour gagner Troyes, comme l'attestent l'itinéraire d'Antonin et la carte de Peutinger. C'est que, comme l'a remarqué M. Chardon (3), la grande ligne navigable qui coupe la France en deux, de l'embouchure de la Seine à celle du Rhône, se continue par la Saône sous Châlon et par l'Yonne sous Auxerre, entre lesquelles elle ne laisse qu'un intervalle de trente-cinq lieues. Auxerre, placé au sommet de la grande artère fluviale du nord, a dû, dès que les Gaulois ont commencé à se servir des rivières pour leurs transports et leurs échanges, devenir un entrepôt de navigation et de commerce; et les Romains, dès qu'ils ont voulu s'assurer la possession du pays, ne pouvaient négliger ce point important,

Nous ne poursuivrons pas aujourd'hui plus loin ces développe-

(1) Dom Viole, histoire manuscrite. Bibl. d'Auxerre.

Bargedé. Martyrologe Auxerrois ibid.

Lebeuf. *Histoire de la prise, et mémoires sur l'hist. civile d'Auxerre.*

(2) Strabon. *géograph.* liv. 4.

Bergier. *Hist. des grands chemins de l'emp.* liv. 1<sup>er</sup> eh. 29.

Dauville. *Eclaircissements* p. 333.

(3) *Hist. de la ville d'Auxerre, introduction.*

ments. Si nous devons entrer plus avant dans la discussion des origines historiques d'Auxerre, ce sera l'objet d'un autre mémoire.

A. CHALLE.

